

Vers le très Grand Nord : le Svalbard et la Terre François-Joseph vus par Sara Wheeler et Gavin Francis, deux regards britanniques contemporains

Jan Borm

Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines
(France)

Résumé – Le très Grand Nord est vu encore aujourd’hui comme l’une des dernières frontières vers le monde inhabité de notre planète. Si le Nord a su inspirer rêveries romantiques, désir d’infini et effroi aux voyageurs, le Grand Nord semble y être encore plus propice, surtout une fois le cercle Arctique traversé, épreuve initiatique s’il en est. Qu’en est-il aujourd’hui des images associées à ces très hautes latitudes? Dans cet article sera exploré l’imaginaire du Nord, surtout du Svalbard et de l’archipel François-Joseph, tel que déployé d’abord par les évocations de quelques écrivains qui ont été parmi les premiers à le visiter, puis par celles des auteurs britanniques contemporains Sara Wheeler et Gavin Francis.

Après avoir passé quelque temps à Christiana (Oslo), la célèbre auteure et voyageuse romantique britannique Mary Wollstonecraft regretta de ne pas disposer d’assez de temps pour poursuivre son itinéraire plus au Nord¹. En effet, la tentation semblait grande de monter toujours plus au Nord afin de découvrir une vie supposée plus simple et moins corrompue. Dans son récit, Wollstonecraft suggère des gradations spatiales de l’espace scandinave. Plus largement, Louis-Edmond Hamelin conçoit l’espace septentrional circumpolaire en termes de

¹ Voir Mary Wollstonecraft, *A Short Residence in Sweden, Norway and Denmark*, Londres, Penguin Classics, 1987 [1796], p. 148-149 : « You will ask, perhaps, why I wished to go further northward. Why? not only because the country, from all I can gather, is most romantic [...] but I have heard much of the intelligence of the inhabitants, substantial farmers, who have none of that cunning to contaminate their simplicity, which displeased me so much in the conduct of the people on the sea coast. »

*degrés de nordicité*². Un Nord peut donc en cacher un autre. D'une Scandinavie encore quelque peu méridionale, nous passerons dans ce qui suit à un degré de nordicité toujours croissant. Il s'agit de franchir des frontières que l'on ne saurait repérer à l'œil nu, mais qui ont pourtant marqué les esprits. Une fois le cercle Arctique traversé — expérience initiatique souvent vécue sur le mode d'un baptême de feu —, on entre dans ce Grand Nord au-dessus duquel ou à l'intérieur duquel se trouvent les très hautes latitudes. Celles-ci peuvent rester aussi difficiles à atteindre que le furent jadis les territoires au-delà de la frontière dans le *Far West* américain, à moins que l'on considère une agglomération aussi septentrionale que Longyearbyen comme une ville frontière, à la lisière de ce qui est vu encore aujourd'hui comme l'une des dernières frontières vers le monde inhabité de notre planète, à savoir le très Grand Nord.

Le très Grand Nord cristallise l'objectif de repousser toujours plus loin les frontières du monde connu à travers l'histoire.

Si le Nord a été l'une des régions du monde privilégiées par les auteurs romantiques pour s'engager dans des rêveries aux allures sublimes, le Grand Nord l'est encore davantage, tant les glaces éternelles ont su inspirer à la fois un désir d'infini et de l'effroi aux voyageurs qui ont cherché à pénétrer dans cette zone parmi les plus reculées, et qui devient aujourd'hui l'objet d'un tourisme exclusif eu égard aux tarifs en vigueur.

Ces territoires se situant à l'extrémité du monde habité ou au-delà attirent l'homme depuis l'Antiquité, comme le montrent les travaux d'archéologues au Groenland et ailleurs, mais également les mythologies et littératures grecques et romaines. Dans les odes de

² Pour une évocation récente du concept de « nordicité » et de ses champs d'application, voir le texte de Daniel Chartier, « Introduction. Penser le monde froid », dans D. Chartier et J. Désy [dir.], *La nordicité du Québec : entretiens avec Louis-Edmond Hamelin*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015, p. 1-19.

Pindare ou chez Tacite, il est question d'Hyperboréens qui semblent couler des jours heureux et paisibles dans les hautes latitudes, au-delà de cette *ultima Thule* que Tacite supposait au nord de la Grande-Bretagne, point ultime alors du monde septentrional connu. À la Renaissance, époque pendant laquelle les Britanniques repoussèrent la limite des régions arctiques connues bien plus au Nord, le navigateur John Davis évoque le très Grand Nord, la région juste au-dessous du pôle, dans sa *Description hydrographique du monde* (1595), comme l'endroit disposant « de la plus grande dignité » : « that under the pole is the place of greatest dignitie³ ». Il estime les habitants de cette place au soleil les plus heureux puisqu'ils vivent une partie de l'année à la lumière du jour éternel.

Depuis, de nombreux explorateurs, baleiniers et autres aventuriers se sont engagés dans la quête de ces espaces ultimes pour y laisser, hélas dans maints cas, leur vie. Quelle force pouvait animer ces hommes — car il s'agit pour l'essentiel d'un monde d'exploration masculin qui ne sera investi par des voix féminines qu'à partir du XIX^e siècle? La question est complexe et appelle différents types de réponses, sur le plan aussi bien individuel que collectif. Dans son récit célèbre *Vers le pôle — Farthest North* en anglais —, Fridtjof Nansen s'interroge sur la motivation des hommes prêts à affronter les plus grands dangers et de terribles souffrances dans des contrées arctiques de plus en plus reculées :

And it is not for the profit they do it. For honour and glory, then? These may be scant enough. It is the same thirst for achievement, the same craving to get beyond the limits of the known which inspired this people in the Saga times, that is stirring in them again today⁴.

Le mot *saga* renvoie à l'époque des *Norsemen*, appelés également Vikings. Or des explorateurs venant de régions peut-être moins susceptibles de s'intéresser au très Grand Nord ont également pris tous les risques afin de pouvoir en réclamer un bout au nom de leur patrie.

³ John Davis, « The world's hydrographical description », dans A. Hastings Markham [dir.], *Voyages and Works of John Davis the Navigator*, Londres, The Hakluyt Society, 1880, p. 222.

⁴ Fridtjof Nansen, *Farthest North*, Londres, Gibson Square Books, 2002 [1897], p. 70.

Ce fut le cas de Julius Payer et de Carl Weyprecht notamment, les deux principaux protagonistes de l'expédition polaire austro-hongroise de 1872-1874 qui conduisit à la découverte de l'archipel baptisée du prénom du dernier empereur de cet empire disparu depuis, la Terre François-Joseph. Dans son magnifique ouvrage *Les effrois de la glace et des ténèbres* (1984), le romancier autrichien Christoph Ransmayr revient sur cette expédition, mettant en scène un narrateur qui porte un regard plutôt critique sur ces hommes déterminés qui ne semblaient pas effrayés par la perspective de vivre dans des conditions de détresse les plus extrêmes durant des mois entiers au cours de cette « conquête atroce de déserts de glace⁵ ». D'un côté, on souligne donc les attraits de l'Hyperborée, à laquelle on prête une dignité sans pareil; de l'autre, on s'attache à mettre en scène la terreur des glaces éternelles.

Qu'en est-il aujourd'hui des images associées à ces très hautes latitudes, dernière frontière du monde de l'énergie selon Sara Wheeler? « Besides climate panic, the emergence of the Arctic as an energy frontier has similarly shunted the region into public consciousness⁶. » En passant de l'idée du *Nord magnétique*, point focal du texte de Wheeler, à celle du *vrai Nord* qui se trouve au cœur du propos de Gavin Francis dans *True North* (2008), cette contribution propose d'explorer l'imaginaire déployé dans quelques évocations contemporaines du Svalbard et de l'archipel François-Joseph, régions extrêmes du monde de la recherche, mais aussi d'un tourisme timoré et exclusif attiré par des destinations d'un degré de *nordicité* toujours plus élevé⁷ dont il s'agit de regarder ici les principaux fonctionnements.

⁵ Christoph Ransmayr, *Die Schrecken des Eises und der Finsternis* [Les effrois de la glace et des ténèbres], Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2012 [1984], p. 263; notre traduction.

⁶ Sara Wheeler, *The Magnetic North: Notes from the Arctic Circle*, Londres, Jonathan Cape, 2009, p. 7. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *MN*.

⁷ Alors que le Svalbard connaît un développement touristique certain, l'archipel François-Joseph reste très peu accessible, par de très rares passages de bateaux seulement. Le site <<http://www.franz-josef-land.info>> offre de nombreuses informations sur cet archipel en langues allemande, anglaise et russe (consulté le 19 mars 2015).

Le Svalbard, « *Far North* » européen

Le Svalbard a été découvert par Barents à la fin du XVI^e siècle, et son histoire⁸ a d'abord été marquée par les baleiniers au cours du XVII^e siècle et pendant la première moitié du siècle suivant. Puis, des trappeurs vinrent et, au début du XX^e siècle, l'exploitation minière. Entre-temps, l'explorateur britannique William Scoresby atteignit le Spitzberg, la plus grande île de l'archipel, dans les années 1810, ce qui fit aussi l'expédition française *La Recherche* en 1838 et 1839. À cette époque, les auteurs embellirent leurs représentations de l'île au goût du romantisme en vogue en France au milieu du XIX^e siècle. Léonie d'Aunet, première femme autorisée à faire le voyage au Spitzberg à bord d'un navire de la marine française lors du deuxième passage de l'expédition⁹, évoque une île (le Spitzberg) « bien véritablement placée aux confins du monde, [...] un lieu étrange et peu connu en vérité » qui lui semble « terrible et magnifique » au point où l'on « croit entendre le cœur des abîmes du vieux monde préludant à un nouveau chaos¹⁰ » — « terrible et magnifique » : nous y reconnaissons deux attributs du sublime selon la définition qu'Edmund Burke en proposa dans son célèbre traité *A Philosophical Enquiry into the Origin of Our Ideas of the Sublime and Beautiful* de 1757. Face à la grandeur d'une nature antédiluvienne, le propos est d'inspiration biblique tout en véhiculant des *topoi* chers au romantisme :

[...] on n'a jamais imaginé quelque chose de pareil, même en rêve! Cela tient à la fois du fantastique et du réel; cela déconcerte la mémoire, hallucine l'esprit et le remplit d'un indicible sentiment, mélange d'épouvante et d'admiration¹¹.

Quoi que l'on pense de cette prose que Sara Wheeler juge curieuse, pour ne pas dire saugrenue¹² — son style nous semble en fait plutôt

⁸ Voir W. M. Conway, *No Man's Land: A History of Spitsbergen*, Cambridge, Cambridge University Press, 1906.

⁹ Wendy S. Mercer, *The Life and Travels of Xavier Marmier (1808-1892): Bringing World Literature to France*, Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 153.

¹⁰ Léonie D'Aunet, *Voyage d'une femme au Spitzberg*, Paris, Hachette, 1874 [1854], p. 146-147.

¹¹ *Ibid.*, p. 147.

¹² « [W]himsical » (*MN*, p. 202).

dynamique —, les visiteurs du Svalbard ont continué à publier des récits régis par les « effrois du froid et de l'obscurité », pour reprendre la formule de Julius Payer¹³. Les anecdotes sur les rencontres, imaginées ou réelles, avec des ours polaires font d'ailleurs toujours partie du répertoire contemporain¹⁴.

L'autre versant de cette littérature consacrée au très Grand Nord est le pittoresque. L'écrivain Xavier Marmier, auteur du récit officiel de l'expédition *La Recherche* paru en 1844 et d'une première version plus courte très populaire intitulée *Lettres sur le Nord* (publiées dès 1840), insiste sur l'extraordinaire beauté des lieux : « Pour moi, je ne me lassais pas de contempler ce grand panorama qui se déroulait autour de nous sous un aspect si grandiose, et dont les teintes, les couleurs, les formes même, varient à chaque instant¹⁵. » Ce beau spectacle ne l'empêche pas d'esquisser ensuite la triste histoire des très nombreux naufrages, de ces « évènements sinistres dont ces côtes du Spitzberg ont été le théâtre¹⁶ ». Quant à Lord Dufferin, enfin, premier voyageur britannique à avoir atteint l'archipel en 1856 à bord de son propre navire, la goélette *Foam*, son texte publié en 1857 et réédité maintes fois depuis reflète l'émerveillement de l'auteur devant ces montagnes escarpées, émotion que la traduction française rend également bien :

Cette terre étrange est si universellement hérissée de pics et d'aiguilles de glaces et de rochers, que les vues que nous en avons obtenues nous-mêmes [...] diffèrent à peine en étendue, en grandeur et en pittoresque de la scène décrite par le docteur Scoresby¹⁷.

¹³ Cité dans Christoph Ransmayr, *op. cit.*, p. 37. Précisions que Ransmayr s'est inspiré de cette expression pour le titre de son roman.

¹⁴ On en trouve des exemples dans les récits de Sara Wheeler et de Gavin Francis, mais également dans le roman satirique d'Ian McEwan *Solar* (2010). Voir à ce propos Jan Borm, « Ian McEwan's *Solar*, or literature and contemporary debates on climate change », dans R. Rudaityte [dir.], *Literature in Society*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2012, p. 237-247.

¹⁵ Xavier Marmier, *Lettres sur le Nord*, Paris, Hachette, 1857 [1840], p. 460-461.

¹⁶ *Ibid.*, p. 473.

¹⁷ Lord Dufferin, *Lettres écrites des régions polaires*, Paris, Hachette, 1882 [1857], p. 225.

VERS LE TRÈS GRAND NORD

Nous sommes bien à un tournant de l'histoire du récit d'aventures arctique où les textes de certains auteurs tel Dufferin commencent à représenter cette région comme un espace certes dangereux — quoique non dépourvu de confort et de loisirs —, comme l'a affirmé Heidi Hansson : « The male-coded adventure discourse of the first half of the nineteenth century disqualifies the North — Canadian or Scandinavian — as a tourist destination and defines it as inaccessible to women¹⁸. » Rappelons à ce sujet que Léonie d'Aunet publie son récit au même moment, le titre de son ouvrage suggérant par ailleurs l'exploit historique que représentait ce premier voyage d'une femme au Spitzberg.

Un Nord peut donc en cacher un autre.
Et un archipel peut en cacher un autre.

D'autres femmes ont suivi depuis. Sara Wheeler, née en 1961, l'une des écrivains de voyage britanniques contemporains les plus connus, auteure de plusieurs biographies et de quelques récits de voyage dont un texte très remarqué sur l'Antarctique¹⁹, a tâché de rassembler des récits consacrés à différentes parties de l'Arctique en un seul volume circumpolaire dont le sous-titre, *Notes from the Arctic Circle*, ne traduit pas d'emblée les différents degrés de nordicité arctique qu'elle aborde. Mais si l'on s'en tient à cette observation tirée du chapitre consacré au Nord européen de la Russie, l'Arctique apparaît comme un espace frontière, à l'extrême limite du monde habité : « Wanderers in the far north often write of being on the edge of the world, and of life. » (*MN*, p. 313) En même temps, l'Arctique est une région voisine pour nous, les lecteurs présumés de son récit : « The Arctic is our neighbour; part European; part North American; us. » (*MN*, p. 4) Et d'ajouter cette question un peu provocatrice : « What could be less romantic? » (*MN*, p. 4) Nous voilà apparemment à l'opposé de Léonie d'Aunet, d'où peut-être les réserves de Wheeler dont il a été question plus haut.

¹⁸ Heidi Hansson, « An Arctic Eden: Alexander Hutchinson's *Try Lapland* and the hospitable North », *Northern Review*, vol. 35, printemps, 2012, p. 148-149.

¹⁹ Sara Wheeler, *Terra incognita: Travels in Antarctica*, Londres, Jonathan Cape, 1996.

Mais le Grand Nord est également envisagé comme une zone limite : « *The Magnetic North* describes the semi-inhabited fringes of the Arctic: the transition zone » (*MN*, p. 8), un espace d'une force d'attraction magnétique dont la « beauté brute²⁰ » a inspiré nombre d'artistes. Limitrophe à cette zone, le très Grand Nord paraît alors comme une sorte d'arrière-pays des merveilles : « The top part — the High Arctic — is a dazzling hinterland where myth and history fuse. » (*MN*, p. 4) En ce qui concerne le Svalbard, enfin, Sara Wheeler dresse le portrait d'un archipel habité pour la plupart par des scientifiques, les « watchdogs » (*MN*, p. 198), gardiens ou maîtres-chiens de la bonne mesure quant à l'observation du changement climatique. Il s'agit d'un archipel marqué par les cultures norvégienne, voire scandinaves, et russe. La station de Ny-Ålesund lui inspire des remarques qui prennent la forme d'un éloge : « The Norwegian King's Bay Company ran the research station with a light touch and, like everything Scandinavian, its influence was civilised and benign. » (*MN*, p. 204) Quoi que l'on pense de cette affirmation, l'auteure trouve aussi un charme certain à la ville russe de Barentsburg, « a grimy human hellhole in an otherwise pristine wilderness. I loved it » (*MN*, p. 221). D'un côté, nous relevons l'image d'une civilisation « bénigne » — c'est le terme de Wheeler —, voire l'idée d'une certaine légèreté; de l'autre, celle d'une décadence diabolique. Nous serions donc en présence de deux lieux d'habitation radicalement juxtaposés bien qu'implantés dans un seul décor aux allures de pureté parfaite.

Qu'en pensent d'autres voyageurs contemporains? Nous ne pouvons retenir ici qu'un seul regard de manière approfondie, celui de Gavin Francis, médecin écossais né en 1975, auteur lui aussi d'un récit sur l'Antarctique²¹. Dans son introduction à la deuxième édition de *True North*, il évoque l'histoire de l'Arctique d'un point de vue essentiellement européen. Selon Francis, elle est à considérer comme un effort répété visant à repousser toujours plus au Nord la frontière du monde connu et dont l'historiographie s'attacherait à retracer les principales étapes :

²⁰ « The raw beauty of high latitudes. » (*MN*, p. 17)

²¹ Gavin Francis, *Empire Antarctica: Ice, Silence & Emperor Penguins*, Londres, Chatto et Windus, 2012.

VERS LE TRÈS GRAND NORD

I had discovered that literate Europeans discovered and wrote about the northern limits of their world in a step-wise fashion; uncovering, settling, and then reporting back on a new archipelago every few centuries²².

La mise en scène de cette quête passe bien par une « romantisation²³ » de l'Arctique, selon la formule de l'auteur, qui rend par ailleurs hommage à quelques voix récentes dont celle de Wheeler²⁴. Comme cette dernière, Francis consacre un chapitre au Svalbard. Il suggère l'appartenance de cet archipel à l'Europe par l'entremise de deux voyageurs italiens apparemment rencontrés sur le ferry : « They had loved the ambiguity of Greenland, that it was part of both Europe and of North America, but told me they had come in order to see the only High Arctic landscape that wholly belonged to Europe... » (TN, p. 214) Rappelons que cette perspective européenne est annoncée dès le sous-titre du récit, *Travels in Arctic Europe*. Francis fait ensuite état de son propre sentiment d'émerveillement au-delà de 75° de latitude nord et face aux paysages se dressant devant lui, passage que l'on peut considérer comme relevant d'un discours de très grande nordicité arctique :

A layer of fog hovered in a dense quilt, wreathing the mountains to the north. It was a compact layer, below and above it the optical quality of the air was unaffected — brittle, sharp and pellucid. White mountains, blue-white glaciers, blue sky; the colours slipped from one into the other in magnificent and timeless austerity. (TN, p. 215)

Nous retrouvons ici l'idée de pureté à laquelle s'ajoute celle d'une austérité infinie paraissant « magnifique » à l'observateur. L'adjectif indique la grande émotion ressentie.

²² Gavin Francis, *True North: Travels in Arctic Europe*, Édimbourg, Polygon, 2009 [2008], p. xii. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention TN.

²³ « Our romanticisation of the Arctic. » (TN, p. xi)

²⁴ Notons au passage que Gavin Francis résume le récit de Wheeler en ces termes abrupts : « More recently Sara Wheeler's *The Magnetic North* whirled around the Arctic, taking snapshot views of the circumpolar nations and their problems. » (TN, p. xiii)

FRONTIÈRES

Tout comme chez Wheeler, le Svalbard est décrit par Francis comme un espace emblématique de la notion de « frontière », en dépit des distractions somme toute assez limitées de Longyearbyen, le chef-lieu administratif de l'archipel, qui compte environ 2 000 habitants (au lieu de 1 000 seulement, chiffre avancé par Francis [TN, p. 220]) :

The centre of Longyearbyen was crammed with bright new buildings: an enormous supermarket, four bars, a shopping centre, a nightclub, and even a Thai massage parlour. But despite the garish shop windows and the neon signs the town felt like a village and had an unmistakable sense of standing on a frontier. (TN, p. 220)

L'auteur dresse le portrait d'une sorte d'Eldorado pour expatriés qui viendraient ici afin de fuir les taux d'impôts élevés des pays scandinaves ou parce qu'ils aiment vivre dans le Grand Nord, et qui resteraient parce qu'ils apprécient le manque de bureaucratie ou qu'ils fuient leurs familles et la vie dans les grandes agglomérations urbaines (TN, p. 220). Cette vision n'est pas sans rappeler celle de Tim Moore, auteur d'un récit²⁵ qui reprend l'itinéraire de Dufferin (forme de l'écriture du voyage que Maria Lindgren Leavenworth appelle le « deuxième voyage²⁶ »). Voici la même ville vue par Moore :

As everybody else flailed about to late-era Cure, I had a flash of insight what was wrong with Longyearbyen. The students who only came for a year, the miners building up a tax-free nest-egg to take back to Norway, the in-and-out scientists and adventurers: the whole town was a fly-by-night grouping of whoever happened to be there that week, a place lacking a soul and able to come together to get drunk with the aimless, transient

²⁵ Tim Moore, *Frost on my Moustache: The Arctic Exploits of a Lord and a Loafer*, Londres, Abacus, 2000 [1999].

²⁶ Maria Lindgren Leavenworth, *The Second Journey: Travelling in Literary Footsteps*, Umeå, Umeå University, 2010.

VERS LE TRÈS GRAND NORD

debauchery of a campus. Even the miners were like token mature students real-aleing at the bar²⁷.

L'idée péjorative d'un endroit où quelque chose ne tourne pas rond (« what was wrong ») est quelque peu nuancée par le narrateur aussitôt après lorsqu'il qualifie les opinions citées à l'instant de « jugement arrogant²⁸ ». Quoi qu'il en soit, l'auteur insiste sur l'idée d'un lieu de débauche alcoolique, semblable aux bars des syndicats d'étudiants dans les universités britanniques. Chez Francis, le *casting* ressemble à celui d'un western, comme le montre notamment ce portrait d'un dénommé Andy, ex-soldat et propriétaire d'une boutique d'armes à feu, guide de l'auteur lors d'une sortie, qu'il présente ainsi :

Frontier living calls for frontier laws. The first shop I walked into handed me a high-calibre hunting rifle and eight bear-piercing rounds. "Have you ever used one of these?" the guy asked me. "No," I said. "Oh well," he said. "You'll get the hang of it." Andy had been in the army for twelve years. He weighed the rifle lovingly in his hands [...] (TN, p. 226)

Malgré l'aide de ce personnage aux traits d'aventurier convenus, l'auteur suit une fausse piste dans les glaces en prenant des rennes pour des ours dans le brouillard, *topos* de l'autodérision oblige. Cela étant, le Svalbard est vu également comme un paradis pour chercheurs. La station de Ny-Ålesund est décrite par l'auteur comme une sorte d'utopie arctique internationale réunissant des chercheurs européens dans un décor de « glaces magnifiques²⁹ ». Enfin, pendant un tour de l'archipel en bateau, l'auteur se retrouve au 80° de latitude nord, point culminant de son périple : « The Alaskan coast was now closer than London, and there was no more land between myself and the North Pole. I really had reached the edge of Arctic Europe. » (TN, p. 235) Nous sommes assez loin d'un Marmier rêvant dans le nord-ouest de l'île de « toute la tristesse, [de] toute la solennité de l'isolement dans un

²⁷ Tim Moore, *op. cit.*, p. 249.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ « [M]agnificent glacial scenery » (TN, p. 238).

tel lieu³⁰ », engagé comme il l'est à ce moment-là dans des contemplations qui relèvent d'une quête spirituelle; Francis se réjouit plutôt de ce nouveau baptême de feu (après celui d'avoir traversé le cercle polaire) à 80° de latitude nord, frontière invisible d'un tourisme arctique autrement exclusif quant à son degré de nordicité et point d'aboutissement d'une quête réussie après tout, du moins pour les besoins de la trame narrative. Or un archipel peut en cacher un autre.

Vers l'archipel François-Joseph :
« la terre la plus désertée au monde³¹ »

Après le bout du monde froid, nous voici à l'approche d'un des endroits les moins visités au monde en compagnie de Sara Wheeler et de l'un de ses fils :

“Land!” yelled Wilf. The rock faces of Franz-Josef Land glittered beyond the porthole. [...] Crouched along the rim of the Barents Sea, the 200 uninhabited islands of Franz-Josef Land boast some of the most extraordinary geological formations on the planet. (*MN*, p. 272)

Il s'agit manifestement d'un paradis minéral qui n'est toutefois pas vide de toute forme de vie. L'auteure prend soin d'en noter les moindres indices :

A zodiac ferried us over to Cape Norway, the western extremity of Jackson Land. Despite a latitude of 81°, purple saxifrage and lemon snow buttercups flourished alongside cushiony moss campion and white poppies, all nourished by the last gasp of the Gulf Stream. Not a single flower grows at that latitude in the southern hemisphere. (*MN*, p. 273)

On relève tout de même quelques indices de chaleur dans ce passage, chaleur qui semblait difficile à imaginer après la lecture des récits de

³⁰ Xavier Marmier, *op. cit.*, p. 474.

³¹ « [D]as verlassenste Land der Erde das *Kaiser-Franz-Joseph-Land* » (Christoph Ransmayr, *op. cit.*, p. 176; notre traduction).

Julius Payer et de Carl Weyprecht, puis de celui du « grand » Nansen (*MN*, p. 274). De manière encore plus inattendue peut-être, le photographe lituanien Juozas Kazlauskas (1941-2002) y a rencontré en 1985 les habitants des stations que les Russes entretenaient sur l'archipel au temps de l'Union soviétique et dont une subsiste encore à l'heure actuelle, ainsi qu'un poste de gardes-frontières — eh oui! —, soit une trentaine de personnes qui y vivent en permanence à l'heure actuelle³². L'accueil fut très chaleureux, comme Kazlauskas le note dans son carnet, dont des extraits ont été publiés en traduction anglaise dans un album posthume présentant quelques-unes de ses rares photographies de l'archipel : « We are very warmly welcomed by very friendly polar explorers whom we had never met before³³ », avatar plutôt inattendu d'un *topos* de l'Arctique accueillant ou sympathique, « the friendly Arctic³⁴ » selon la formule de Vilhjalmur Stefánsson. Puis, l'auteur s'étonne à nouveau : « And, what a surprise! There is a girl on the island. Her name is Alyonka, she is six years old and lives with her mother and father, and she likes living here — she reels it all off as soon as she meets us³⁵. » Étonnant voyageur! — quels cadres d'horizons que les siens!

Pour en revenir à Nansen vu par Wheeler, elle résume par la suite l'hivernage austère de cet « homme brillant » (*MN*, p. 274) et, surtout, l'extraordinaire rencontre, à la fin de cette aventure, avec Jackson, dont le récit par Nansen n'est pas sans rappeler l'échange prêté à Livingstone et Stanley lors de leur célèbre rencontre africaine en 1871. Wheeler reprend le texte de l'explorateur norvégien en ces termes :

“Aren't you Nansen?” asked Jackson, scrutinising the shaggy face of the world's greatest living explorer. “Yes, I am,” the reply came. “By Jove,” spluttered the Englishman. “I'm damned glad to see you.” (*MN*, p. 275)

³² Voir <<http://www.franz-josef-land.info/index.php?id=195&L=0>>, consulté le 20 mars 2014.

³³ Juozas Kazlauskas, *Fotografija*, Vilnius, (s. é.), 2010, p. 174.

³⁴ Vilhjalmur Stefánsson, *The Friendly Arctic: The Story of Five Years in Polar Regions*, New York, Macmillan, 1921.

³⁵ Juozas Kazlauskas, *op. cit.*, p. 174.

Le style plus dépouillé de la version originale reste fidèle à la convention du *stiff upper lip* qui semblait de mise parmi les explorateurs de l'époque : « “Aren't you Nansen?” — “Yes, I am.”/“By Jove, I am glad to see you³⁶!” » Le niveau d'expression reste parfaitement convenable tout au long de cet échange sous la plume de Nansen, pour ne pas dire distingué, alors que Wheeler y introduit d'autres nuances. Il n'empêche, l'objectif de cette dernière consiste bien à esquisser le portrait de celui qu'elle appelle « the great Nansen » (*MN*, p. 274), point de vue auquel Gavin Francis adhère également, en des termes encore plus élogieux : « He was perhaps the greatest polar explorer the world has ever seen, but he was also a scholar. He represented for me the archetype of so many men I had followed in my journey. » (*TN*, p. 157)

Au-delà de la frontière entre le Grand Nord
et les très hautes latitudes se trouverait donc
le vide, à moins qu'il s'agisse d'un espace
propice pour *faire le vide*.

Gavin Francis n'a pas eu l'occasion de se rendre dans cet archipel, et Sara Wheeler ne l'a visité que très brièvement, à peine le temps de prendre quelques photos en souvenir, au cours d'une croisière sur l'océan Arctique, mais nous voilà à nouveau face à ce thème du « deuxième voyage » dont parle Maria Lindgren Leavenworth, l'un des principaux traits de l'écriture de voyage contemporaine, que l'on songe à des reprises réelles d'itinéraires empruntés par des voyageurs précédents ou à des évocations intertextuelles. Quant à l'archipel François-Joseph, ce dernier continue à jouer son rôle de bout du monde extrême qui se donne en spectacle aux quelques rares visiteurs ayant le privilège de pouvoir y passer.

Ainsi, nous avons vu différents degrés de nordicité arctique envisagés comme des strates que l'on distingue par des lignes certes imaginaires mais bien présentes dans l'esprit des voyageurs : le cercle polaire, le

³⁶ Fridtjof Nansen, *op. cit.*, p. 563.

VERS LE TRÈS GRAND NORD

Grand Nord, puis le très Grand Nord (*High Arctic*); le passage d'un niveau au suivant et la traversée de la ligne qui les sépare s'effectuent alors selon un schéma initiatique en réponse à cet appel du Nord, auquel il convient d'ajouter désormais celui du très Grand Nord. Ce dernier cristallise l'objectif de repousser toujours plus loin les frontières du monde connu à travers l'histoire. Aujourd'hui, il s'agit de défis plutôt personnels que collectifs, défis dont témoignent les titres *Furthest North*, *The Magnetic North* ou encore *True North*, reprenant chacun à sa manière le *topos* d'*ultima Thule*.

Mais le très Grand Nord fonctionne également comme un espace de la frontière, avec son imaginaire d'une sorte de « *Far North* » ou de *western* déguisé en *northern*, représentant un monde d'abord masculin du point de vue de l'exploration, mais dans lequel s'est introduit peu à peu le regard féminin; pour preuve, le titre de l'ouvrage de Léonie d'Aunet, *Voyage d'une femme au Spitzberg*, puis la perspective féminine, par moments expressément maternelle, de Sara Wheeler. La richesse et la force de la vie sauvage qu'elle contemple dans les très hautes latitudes en compagnie de son fils lui inspirent des remarques reflétant à la fois son admiration et ce souci pour l'environnement que l'on retrouve dans nombre de récits de voyage contemporains et dans ce que l'on appelle en anglais *nature writing*. Certes, le propos de Wheeler ne peut guère être qualifié de *militant*, mais il traduit des convictions personnelles fortes :

For an hour we were all hanging over the stern rail taking photographs. That is to say we were absorbed in the wonders of the natural world having burned up hydrocarbons by the ton to reach them. Knitting at the guillotine? Or fiddling while Rome burned? (*MN*, p. 279)

L'allusion à l'Empire romain introduit clairement le thème de la décadence opposé ici à celui de la révolution. Dans le texte, il ne s'agit que de deux questions rhétoriques, mais le lecteur est libre de reprendre les réflexions de l'auteure à sa façon. Au cas où ce dernier hésiterait quant à l'utilité d'une telle démarche, Sara Wheeler propose encore une troisième perspective autrement plus urgente, celle d'une mère qui s'interroge sur l'avenir de son enfant et de ses enfants à lui le cas échéant : « The presence of my wildlife-loving son attenuated the irony: would all this be here for his children's children? » (*MN*, p. 279)

Nous sommes dans une zone quasi entièrement inhabitée — une région semblable à un Arctique imaginaire sur lequel on projette régulièrement la notion d'« espace vide », comme le rappellent Johan Schimanski et Ulrike Spring³⁷ dans une étude consacrée à la réception de l'expédition austro-hongroise de 1874 dont le résultat principal fut la découverte de l'archipel François-Joseph³⁸. Au-delà de la frontière entre le Grand Nord et les très hautes latitudes se trouverait donc le vide, à moins qu'il s'agisse d'un espace propice pour *faire le vide*. Quoi qu'il en soit, nous sommes évidemment en présence de projections, procédé rhétorique bien connu de la littérature de voyage dédiée à l'Arctique, comme le notent également Schimanski et Spring³⁹. Grâce à l'absence de populations indigènes dans ces parties septentrionales les plus reculées, il semble plus aisé encore d'y mettre en scène ses propres représentations, voire rêveries, de l'espace en considération. C'est une question de degrés, encore une fois. Plus en monte au Nord, plus on laisserait libre cours à son imaginaire, que l'on soit fasciné (ou hanté) par l'idée d'un degré ultime, voire zéro, de la plus grande nordicité ou par celle de la vie dans un très Grand Nord, pays de la plus grande dignité à en croire certains.

Bibliographie

- Borm, J. (2012). « Ian McEwan's *Solar*, or literature and contemporary debates on climate change », dans R. Rudaityte [dir.], *Literature in Society*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, p. 237-247.
- Burke, E. (1998 [1757]). *A Philosophical Enquiry into the Origin of Our Ideas of the Sublime and Beautiful*, Londres, Penguin.

³⁷ Johan Schimanski et Ulrike Spring, *Passagiere des Eises: Polarhelden und arktische Diskurse* [Passagers dans les glaces : héros polaires et discours arctiques], Wien, Böhlau, 2015.

³⁸ Les auteurs renvoient à l'idée selon laquelle l'archipel François-Joseph, ainsi que d'autres espaces arctiques peu ou pas habités, ont été souvent construits dans des récits comme une « altérité à la civilisation humaine, une nature "vide", tout en étant un symbole de l'inconnu, du primitif et du danger » (*ibid.*, p. 26; notre traduction).

³⁹ Dans l'ouvrage cité, ils évoquent les régions polaires comme des « espaces de projection » pour les intérêts européens (*ibid.*, p. 17).

- Chartier, D. (2015). « Introduction. Penser le monde froid », dans D. Chartier et J. Désy [dir.], *La nordicité du Québec : entretiens avec Louis-Edmond Hamelin*, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 1-19.
- Conway, W. M. (1906). *No Man's Land: A History of Spitsbergen*, Cambridge, Cambridge University Press.
- D'Aunet, L. (1874 [1854]). *Voyage d'une femme au Spitzberg*, Paris, Hachette.
- Davis, J. (1880). « The world's hydrographical description », dans A. Hastings Markham [dir.], *Voyages and Works of John Davis the Navigator*, Londres, The Hakluyt Society, p. 191-228.
- Dufferin, L. (1882 [1857]). *Lettres écrites des régions polaires*, Paris, Hachette.
- Francis, G. (2009 [2008]). *True North: Travels in Arctic Europe*, Édimbourg, Polygon.
- Francis, G. (2012). *Empire Antarctica: Ice, Silence & Emperor Penguins*, Londres, Chatto et Windus.
- Hansson, H. (2012). « An Arctic Eden: Alexander Hutchinson's *Try Lapland* and the hospitable North », *Northern Review*, vol. 35, printemps, p. 147-166.
- Kazlauskas, J. (2010). *Fotografija*, Vilnius, (s. é.).
- Leavenworth, M. L. (2010). *The Second Journey: Travelling in Literary Footsteps*, Umeå, Umeå University.
- Marmier, X. (1857 [1840]). *Lettres sur le Nord*, Paris, Hachette.
- Mercer, W. S. (2007). *The Life and Travels of Xavier Marmier (1808-1892): Bringing World Literature to France*, Oxford, Oxford University Press.
- Moore, T. (2000 [1999]). *Frost on my Moustache: The Arctic Exploits of a Lord and a Loafer*, Londres, Abacus.
- Nansen, F. (2002 [1897]). *Farthest North*, Londres, Gibson Square Books.
- Ransmayr, C. (2012 [1984]). *Die Schrecken des Eises und der Finsternis* [Les effrois de la glace et des ténèbres], Francfort-sur-le-Main, Fischer.
- Schimanski, J. et U. Spring (2015). *Passagiere des Eises: Polarhelden und arktische Diskurse* [Passagers dans les glaces : héros polaires et discours arctiques], Wien, Böhlau.
- Stefánsson, V. (1921). *The Friendly Arctic: The Story of Five Years in Polar Regions*, New York, Macmillan.

FRONTIÈRES

- Wheeler, S. (1996). *Terra incognita: Travels in Antarctica*, Londres, Jonathan Cape.
- Wheeler, S. (2009). *The Magnetic North: Notes from the Arctic Circle*, Londres, Jonathan Cape.
- Wollstonecraft, M. (1987 [1796]). *A Short Residence in Sweden, Norway and Denmark*, Londres, Penguin Classics.